

« Je suis de cette génération pour qui le livre représente vraiment quelque chose »

(entretien avec Jan dau Melhau,
responsable des Edicions dau chamin de Sent-Jaume)

Publié dans *Machine à feuilles : Revue du livre et de la lecture en Limousin n°22*.

Olivier Thuillas pour Machine à feuilles : comment en êtes-vous venu à éditer une grande partie de l'œuvre de Marcelle Delpastre ?

Jan dau Melhau : Comme de nombreux occitans et occitanistes, je me suis intéressé à Delpastre dès que je l'ai découverte, tout simplement parce que c'est un grand poète. Or, il était difficile de la lire, puisque jusqu'à sa mort il y avait très peu de textes édités. On restait sur sa faim. Lorsqu'on montait la voir à Germont (Corrèze), elle nous lisait beaucoup de poèmes et nous confiait, toujours difficilement, quelques photocopies. On a passé des nuits entières à l'écouter nous lire ses œuvres, parfois même en somnolant, je dois bien l'avouer, à notre grande honte à tous !

Lorsqu'elle est tombée malade et a senti la fin approcher, elle a souhaité me donner son œuvre en héritage pour que je l'édite. En ce qui concerne la poésie, tout était pratiquement à faire. On avait édité quelques plaquettes avec les moyens du bord, on n'avait pas beaucoup de moyens et on n'était pas du tout aidé, ce qui n'a pas été le cas par la suite : je dois dire que sans les aides [du Conseil régional et de la DRAC du Limousin, NDLR], on n'aurait jamais pu mener ce travail. Ce dernier était en effet énorme : j'ai trié les manuscrits avec elle, je découvrais beaucoup de textes en même temps qu'elle me les montrait, et pas seulement de la poésie, mais aussi ce Bestiaire par exemple qui m'a ensuite donné tant de fil à retordre pour en faire une édition convenable. Il y a quelque chose que j'ai pu mener à bien de son vivant, c'est ce qui est devenu *Le Bourgeois et le paysan*. Elle me donnait des manuscrits difficiles à déchiffrer, avec des phrases dans tous les sens, jamais recopiés comme c'était souvent le cas pour ces textes d'ethnologie et d'ethnographie. J'ai tout tapé à la machine puis elle a tout revu. Tout cela m'a pris deux ans de temps mais elle était là, elle pouvait revoir le manuscrit, on en discutait ensemble. Après, je n'ai plus eu cette possibilité : c'est un réel problème lorsqu'on doit éditer l'œuvre de quelqu'un qui est mort ; il faut se lancer, il faut résoudre les problèmes et si l'on n'y arrive pas, alors ils restent insolubles. Heureusement, j'avais pu commencer l'édition de sa poésie de son vivant puisque j'ai publié *Paraulas per questa terra*, un ensemble de psaumes en occitan. Je voulais vraiment qu'elle voit que j'allais mener ce travail à bien, et elle a pu avoir en main les deux premiers volumes de *Paraulas per questa terra*, qui en compte finalement cinq. Elle est partie en sachant que le travail d'édition de sa poésie allait se faire.

MAF : Voulait-elle que tout soit publié ? Avait-elle fait des choix ?

JDM : Oui, elle souhaitait une édition complète, elle ne reniait rien : la moindre ligne écrite devait rester, la Marcelle n'était pas du genre à brûler ses manuscrits ! Bien sûr, elle avait un jugement sur ce qu'elle avait fait, souvent amusé d'ailleurs, mais elle savait le poète qu'elle était, elle avait conscience de sa valeur, c'est pour cela qu'elle continuait à écrire quotidiennement. Elle avait fait des études aux Beaux-Arts, et donc peint beaucoup et dessiné, mais elle se savait médiocre peintre de même qu'elle savait la valeur de sa poésie.

MAF : Comment avez-vous travaillé après son décès ?

JDM : Je me suis retrouvé seul avec des cartons de manuscrits. J'ai travaillé pendant sept ans pour publier son œuvre poétique complet qui compte aujourd'hui dix-huit volumes. C'était difficile mais passionnant de travailler sur ses manuscrits, on comprend l'évolution de l'écriture à travers les supports utilisés : elle est vraiment devenue Delpastre lorsqu'elle a quitté le cahier d'écolier pour commencer à écrire sur des blocs de papier à lettre. Mais elle pouvait écrire un long poème avec un psaume intercalé au milieu. Les longs poèmes en occitan, elle les avait recopiés, c'était donc plus facile ; mais pour les psaumes

en français, j'ai dû aller les traquer dans les manuscrits, où je trouvais aussi des listes de commissions ! Elle a ensuite écrit dans des petits cahiers à spirale, si pratiques à loger dans une poche de tablier : là encore, j'ai trouvé de tout et aussi de nombreux psaumes en français qui pouvaient tenir sur quatre lignes ou trois pages. La plupart des poèmes commencent par la date, avec le titre à la fin, et surtout, chaque poème est signé, même s'il y en a quatre sur une page, elle signe quatre fois, comme pour les authentifier !

MAF : Qu'est ce qu'on ressent, en tant qu'auteur et éditeur, lorsqu'on fait ce travail de fourmi ?

JDM : Tous les sentiments vous traversent : le bonheur de découvrir des manuscrits d'une telle beauté, l'agacement contre elle lorsqu'il faut chercher des heures un bout de poème échappé vingt pages plus loin, elle mettait alors un petit signe, un rappel pour trouver la suite, c'est souvent une petite fleur. Quand on ouvre un manuscrit de Delpastre, on a d'abord envie de prendre la fuite ! On passe son temps à peser contre l'auteur et on est récompensé par la beauté de ces textes que l'on finit par reconstituer. Mais la plus grande joie, c'est quand même quand le livre est là, beau, propre, bien imprimé. Je suis de cette génération pour qui le livre représente vraiment quelque chose, j'aime leur facture, le papier, la typo. La modernité à tout crin dans le livre ne m'intéresse pas : je crois que le livre a atteint, il y a environ deux siècles, son équilibre absolu après quelques siècles de recherche en imprimerie. On édite de très beaux livres de nos jours, mais on publie tellement de livres qui sont de simples objets de consommation. Les jeunes gens ne connaissent plus les livres non rognés, non massicotés : ils me disent « Vos livres ont un défaut de fabrication », ils n'ont jamais vu de livres dont il faut couper les pages ! C'est une belle aventure de sortir un livre à partir de manuscrits difficiles à déchiffrer, labyrinthiques.

Pour revenir à Delpastre, je sais que les textes ne dorment plus au fond des manuscrits, je les donne à lire. Le livre trouve ses lecteurs ou pas, mais pour moi, j'ai fait mon travail : j'ai rendu l'œuvre de Delpastre disponible, et un jour ou l'autre il trouvera ses lecteurs, il en a déjà un certain nombre d'ailleurs, on la découvre tous les jours. Ce travail sur les manuscrits, j'étais le seul à pouvoir le faire, et ce n'est pas orgueil de penser cela, car je la connaissais et j'avais vu les manuscrits avec elle. Je connaissais bien son écriture, ses manies, ses ratures, sa manière de travailler, et surtout, je connaissais sa langue, son occitan, puisque je vivais à trente-cinq kilomètres d'elle. Vous savez que l'occitan est une langue fort riche et précise pour tout ce qui concerne l'agriculture : pour le Bestiaire, je me suis retrouvé avec cent cinquante mots en occitan dont je n'étais pas sûr, des termes très techniques et non employés chez nous, concernant les vaches par exemple. J'ai dû interroger ses voisins pour préciser le sens de certains mots limousins.

MAF : Le travail de l'éditeur, c'est aussi de choisir voire de censurer, avez-vous fait ce « tri » pour Delpastre ?

JDM : Lorsqu'on a préparé, de son vivant, l'édition de Paraulas per questa terra, il y avait cinq cents poèmes en occitan. J'ai discuté avec elle et j'en ai écarté cinquante ou soixante, je lui ai dit que l'ensemble souffrirait de certains textes plus faibles. Mais elle aurait préféré que je garde tout, que je publie tout. J'en ai discuté avec elle : le rôle de l'éditeur, c'est de discuter avec l'auteur. Quand Bernard Lesfargues, ancien responsable des Éditions Fédérop, est venu me voir pour rééditer mon Journal d'un pèlerin, on a discuté la journée entière sur des détails, des occitanismes qu'il voulait enlever et que je voulais garder. En tant qu'éditeur, je refuse des manuscrits, et je sollicite des auteurs, je vois mon travail comme ça, je crois qu'un éditeur a cette responsabilité de dire non à un texte qui ne lui semble pas assez abouti.

MAF : Justement, comment voyez-vous votre travail d'éditeur à l'avenir ?

JDM : D'abord, je continuerai à être un petit éditeur, dans le sens où je publie peu de livres, sûrement pas dans le sens d'éditeur « en région » ou « en province » : cela ne veut rien dire pour moi. Je publie peu car je suis tout seul pour tout faire, et je ne m'en plains pas car je ne supporterais pas de travailler avec qui que ce soit ! Il faut que je sois seul pour faire ce travail. J'aime maîtriser les choses de bout en bout, et j'ai eu la chance de trouver un imprimeur [Plein Chant, à Bassac en Charente NDLR], Edmond Thomas, qui fait des livres comme j'aime qu'ils soient faits. J'avais envie de publier des beaux livres et de travailler en intelligence avec un imprimeur : c'est le cas avec Edmond Thomas, qui est devenu un ami. Je crois que s'il s'arrêtait son imprimerie, j'arrêtera aussi d'éditer car je ne conçois pas de travailler autrement qu'en amitié avec celui qui va imprimer mes livres.

J'ai travaillé beaucoup sur les deux tomes du Théâtre occitan de Dubernard, j'ai encore des textes de Delpastre à publier, notamment des écrits ethnologiques et ethnographiques. Je voudrais bien éditer Michel Chadeuil et Jean-Claude Roulet qui me promet des choses que je ne vois jamais arriver. Je reçois des textes en occitan, je refuse souvent. Il y a aussi des jeunes qui écrivent en occitan et qui viennent me voir : je leur donne des conseils, je parle avec eux de leurs textes, je leur explique qu'ils ne sont pas encore prêts... Parfois je les encourage, mais je peux aussi les décourager ! Il m'arrive de dire à certains qu'il n'y a rien à faire, qu'ils n'écriront jamais rien de bon, je ne ménage pas ceux qui se présentent avec vanité. Mais quand je sens un ton, une voix, même ténue, alors je pousse l'auteur à travailler encore.

MAF : Ne regrettez-vous pas qu'un travail d'une telle qualité soit aussi peu connu du grand public, que vos livres soient si peu présents en librairie ?

JDM : C'est le problème de la diffusion pour les petits éditeurs : nombreux sont ceux qui sont revenus à une diffusion et une distribution en direct après les faillites successives de Distique et de Dillisco. Sur ce plan, c'est vrai que le fait d'être seul est un vrai handicap : je ne peux pas tout faire. J'ai aussi renoncé aux dépôts chez les libraires : c'était une comptabilité compliquée pour eux comme pour moi, et ils me retournaient les livres dans un tel état que je ne pouvais plus les vendre ensuite. Quand on tire à trois cents, cinq cents ou mille exemplaires au maximum, on n'a pas envie de voir ses livres abîmés. Tout mon catalogue est sur Électre, je réponds aux commandes des libraires. Mais vous savez, heureusement que je n'en vis pas, sinon j'aurais fermé boutique depuis longtemps ! Et puis n'oublions pas que je publie beaucoup de livres en oc, avec donc ce handicap de la langue. Mais vous avez raison : je n'ai pas résolu ce problème de la diffusion, et je ne vois pas comment je pourrais le résoudre. Malgré tout, je vends tout de même pas mal de livres, je passe une partie de la semaine à expédier des paquets aux libraires.